

UNE RUBRIQUE DIRIGÉE PAR JEAN-GABRIEL FREDET

Thomas Friedman

Héraut du pouvoir vert

par Jean-Gabriel Fredet

Essayiste à succès, éditorialiste vedette, ce vulgarisateur de génie est devenu un des hommes d'influence les plus puissants d'Amérique

Il arrive de Washington, où la veille il dinait avec Barack Obama. Escalade parisienne de 48 heures pour la promo de son dernier livre (« La Terre perd la boule », Editions Saint-Simon), puis direction Davos et son forum, pour humer l'humour des « maîtres de l'univers ». Ensuite ce sera Jérôme, en Cisjordanie, pour jauger l'efficacité des milices de police palestiniennes ; le Qatar, où il interviewera « son ami » Yéni Al-Thani ; avant New Delhi, où il prendra le pouls de l'Inde après les attentats de Mumbai ; et enfin Bangalore, histoire de mesurer les changements de cette métropole où il a pris conscience que « la Terre est plate » sans savoir à l'époque qu'il serait un jour le prophète d'une mondialisation heureuse. Quinze jours d'investigations avant le retour à son port d'attache, Bethesda, banlieue de Washington où le « Times » (de New York bien sûr) a un bureau. Quinze jours en mer, quinze jours à terre.

Le mois prochain, Thomas Friedman repartira. Reporter au grand large, trois fois lauréat du prix Pulitzer, essayiste à succès, l'éditorialiste vedette du « New York Times » est un voyageur compulsif. Infatigable. Une clouche,

un cappuccino et ce Tarass Boulba trotte en muscles, coiffure à la Titus et moustache en croc, entame son road show une poignée de minutes après un atterrissage aux aurores. Dans l'avion, il a rédigé un de ses deux « Op.Ed » (édites) hebdomadaires, lu les articles des finalistes du prix Pulitzer dont il est désormais membre du jury ou travaillé à son prochain livre. Avec toujours le réflexe de comparer, d'extraire des autres leur suc consistable : « Comment va "l'Observateur" ? Avec la quasi-faillite du "Los Angeles Times" comme du "Chicago Tribune" puis l'entrée d'un milliardaire mexicain dans le capital du journal qui m'a donné mon identité, j'ai l'impression d'être un dinosaure... »

Inquiet mais résolument optimiste, Thomas Friedman exerce dans l'art de transformer le négatif en positif. Son don de vulgarisateur - c'est sa marque de fabrique - est aussi l'une des clés de la popularité qui fait de cet « homme de plume » un homme d'influence. En 2005, après un voyage en Inde, cet amoureux du détail vrai publiait son premier best-seller (« La Terre est plate »), métaphore paradoxale de l'abolition des distances, des barrières commerciales, des frontières, bref de la mondialisation et de son nouveau partage du monde, impossibles à stopper. Il proposait donc d'en apprivoiser les dangers et de tirer parti de leurs bienfaits. Bannio aujourd'hui avec « La

SES DATES
1953 Naissance à Manhasset
1981 Entrée au « New York Times »
2005 « La Terre est plate »



Terre perd la boule ». Si, face au triple défi du réchauffement climatique, de la mondialisation et de la surpopulation, « le monde a un problème », il est temps d'en faire l'occasion d'un réveil spectaculaire pour une Amérique enlisée dans son addiction aux énergies sales, aux 4 x 4, à « l'argent facile », et épuisée moralement autant que créativement. Car le « pouvoir vert », synonyme d'indépendance, d'éthique et de croissance retrouvée, est désormais le pouvoir. Et si l'environnement peut sauver l'Amérique, avec un leadership retrouvé, l'Amérique peut sauver le monde. A condition de renverser les canons, de s'appliquer à elle-même les principes de la démocratie que George Bush croyait pouvoir exporter par les armes en Irak.

Hier « mondialiser » l'Amérique, aujourd'hui la « vendre », serait-ce une nouvelle manière d'américaniser le monde ? Le « pouvoir vert », faux nez d'une hyperpuissance américaine fracassée par une guerre néocoloniale et emportée par la crise économique et financière ? Thomas Friedman avoue qu'il a songé un moment à appeler son livre « Vert, le nouveau rouge, blanc, bleu » (les couleurs de l'Amérique). Mais l'histoire l'a déjà rattrapé : Barack Obama jure de « transformer une époque de péril en moment de progrès ». Et lance le projet d'une coalition Amérique-Chine-Inde

HIER « MONDIALISER » L'AMÉRIQUE, AUJOURD'HUI LA « VERDIR », UNE NOUVELLE MANIÈRE D'AMÉRICANISER LE MONDE ?

pour la défense de l'environnement. Avec comme premier objectif la limitation à 7 litres aux 100 de la consommation des belles américaines. Au risque de transformer Friedman le communicateur, convaincu que « savoir mettre des mots sur les idées, c'est les posséder », en gourou ? « Je suis un columnist, un éditorialiste-reporter. Depuis douze ans, chacune de mes 1 200 "contributions" - de 840 mots, publiées le jeudi et le dimanche - est basée sur des faits vérifiés et des histoires vévues dans des reportages », rétorque cet ancien correspondant à Beyrouth, à Jérusalem, à la Maison-Blanche et qui, grand défenseur d'Israël, milita pour les deux guerres d'Irak. Au nom du droit des Irakiens à la démocratie. « Fumer la pipe à la maison et brasser des concepts ? Non merci ! » Tout juste à-dire sans morgue et sans certitudes, écrivant pour le grand public et capable de lui expliquer les aspects géostratégiques de la crise pétrolière ou des énergies alternatives. « Un des ses premiers papiers - "Microsof a-t-il une politique étrangère ?" - a fait tresser les vieux briscards du Département d'Etat, juge lan Parker, journaliste au "New Yorker". Mais n'est-ce pas la bonne manière de parler des enjeux d'aujourd'hui ? » Identifier les vrais sujets, parler simplement des choses compliquées : cette voix d'une Amérique « globalisée » mais nostalgique de l'écrit annonce peut-être le retour de son soft power. Le vrai pouvoir de rayonnement.

J.-G. F.

Emily Loizeau Le chant du phénix

Il s'en est fallu de peu qu'Emily Loizeau ne devienne pianiste et concertiste. Finalement, fascinée par la vie de forêt, elle a choisi le théâtre et la chanson. Son deuxième album, « Pays sauvage » (Polydor), elle l'a voulu tribal, primitif, animal. Ce pays sauvage, ce pourrait être l'Arctique où elle vient de s'offrir une maison, l'endroit idéal pour écrire.



« L'Autre Bout du monde », celui-ci d'un « Pays sauvage ». L'ailleurs vous inspire ?

Surtout s'il est entendu comme métaphore de ces géographies de l'âme qu'on traverse au fil d'une vie. Cependant les voyages, les vrais, sont sources d'inspiration, bien sûr. Ce « Pays sauvage » est un pays brûlé, où il n'y a plus que des cendres mais où tout doit renaitre. « L'Autre Bout du monde » était le pays du deuil, celui où le disparu est encore là et ne veut pas vous quitter. Un pays rassurant et doux, car malgré son absence on rêve encore de lui, mais aussi un pays où la vie n'a pas encore repris le dessus. « Pays sauvage » évoque la page qui se tourne. Tout a disparu, le deuil est fait, la vie est à nouveau possi-

ble. C'est à la fois désespéré et joyeux. Vous déchiez ce disque à Blaise Cendrars. Quel est le « lien de parenté » entre vous ?
Mon père. La dernière journée que j'ai passée avec lui, ma sœur, ma maman, lui et moi avons lu les textes de Cendrars sur son séjour à Noyonod. C'est un moment que je n'oublierai jamais. Depuis, j'ai beaucoup lu Cendrars. Un jour, un spectateur est venu m'offrir à la fin d'un concert « Au cœur du monde », parce qu'un des textes lui avait fait penser à « L'Autre Bout du monde ». Ce livre m'a suivi partout et « Le Cœur d'un géant », une de mes nouvelles chansons, en est très inspirée. Les paroles de « la Photographie » sont écrites par Jean-Loup Dabadie ? Comment cela s'est-il fait ?
Chaque fois que je tombais sur un texte où je me disais : qui a écrit ça ? pourquoi ça me parle autant ? eh bien, c'était de lui ! Je n'aurais jamais envisagé d'oser lui demander un texte, j'aurais eu l'impression d'essayer de me faire passer pour Romy Schneider... Et j'aime écrire mes textes. Mais j'avais cette musique sur un thème de « Orfeo » de Monteverdi que j'avais oublié de travailler et que je voulais à tout prix sur mon disque. J'ai pris mon courage à deux mains pour l'appeler et il a dit oui. Je lui ai livré beaucoup de moi, il a essayé d'entrer dans mon petit monde, jusqu'au jour où je lui ai fait part d'une dernière grosse et lourde valise que je ne savais moi-même comment ouvrir. Cette chanson parle très bien de moi, de ma pudeur et de ce truc trop gros pour moi. Vous avez déserté Paris. Vous pourriez décrire le paysage qui est désormais le vôtre ?
Je suis encore bien parisienne, mais l'Arctique m'a offert un refuge, une solitude, une terre qui me ressemble et sans laquelle je ne sens assez vide et très désorientée. J'avais besoin de racines et de trouver une terre où les planter. J'ai plein de lieux liés à ma famille, à mon enfance. Celui-ci est le mien, celui que je transmettrai à mes enfants.

Sophie Delassain